

CHAPUT-ROLLAND, Solange, *Mon pays, Québec ou le Canada ? Le Cercle du livre de France*, Montréal, 1966. Préface de Claude Ryan — préface de l'édition anglaise de W. T. Morton. 181 p.

Roger Duhamel

Volume 20, numéro 4, mars 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302629ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302629ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duhamel, R. (1967). Compte rendu de [CHAPUT-ROLLAND, Solange, *Mon pays, Québec ou le Canada ? Le Cercle du livre de France*, Montréal, 1966. Préface de Claude Ryan — préface de l'édition anglaise de W. T. Morton. 181 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(4), 652–654.  
<https://doi.org/10.7202/302629ar>

CHAPUT-ROLLAND, Solange, *Mon pays, Québec ou le Canada?*  
Le Cercle du livre de France, Montréal, 1966. Préface de  
Claude Ryan — préface de l'édition anglaise de W. T.  
Morton. 181 pages.

C'est une question que beaucoup de nos compatriotes se posent dans leur for intérieur, sans être en mesure d'y apporter une réponse exacte, satisfaisante. Nous passons notre vie à la recherche de notre identité; c'est là un phénomène d'aliénation dont les retentissements psychologiques expliquent beaucoup de nos hésitations, de nos faiblesses. Pour sa part, Mme Rolland a voulu en avoir le cœur net; elle s'en est allée pérégriner dans les dix provinces canadiennes, quêtant une patrie comme d'autres une obole. Sur le fond du drame, elle revient bredouille. Il n'em-

pêche que de ses entrevues, de ses contacts fortuits et forcément rapides, de ses observations personnelles, elle bâtit un petit livre allègre de mouvement, vif de ton et infiniment pathétique dans ses conclusions.

Ce qu'elle jette en vrac sur le papier, ce sont ses réactions immédiates, ses impatiences, ses colères, ses regrets, ses doutes. Rien de systématique dans ce reportage d'humeur; c'est plutôt une feuille de température émotive. A la rigueur et sans blesser personne, cela vaut presque autant que les gloses savantes de nombreux soi-disant experts qui, eux non plus, n'ont jamais réussi à proposer des solutions pratiques et efficaces. L'auteur a au moins le mérite de pratiquer la vertu d'humilité.

Le titre lui-même est angoissant. Tout le problème se situe au niveau du point d'interrogation. Le journaliste Claude Ryan accorde sa bénédiction à ce "douloureux examen de conscience", cependant que l'historien Morton, même s'il se hérise devant "ce commentaire âpre et souvent irritant", consent néanmoins à désespérer "des Canadiens anglais qui laissent échapper une glorieuse destinée par manque d'un peu de générosité et d'élégance d'esprit".

Je n'entrerai pas dans le détail de ces conversations à bâtons rompus qui témoignent le plus souvent d'autant de bonne volonté que de sereine inconscience. En somme, si l'on essaie de décomposer le sentiment des Canadiens anglais, tout se passe à peu près comme ceci: les intellectuels, professeurs et journalistes, sont loin d'être fiers du sort infligé aux minorités françaises — exception faite sans doute du décevant Creighton, qui vient de se démolir lui-même. En marge de ces intellectuels évolués et lucides, il y a les classes moyennes et les masses populaires farcies de préjugés et heureuses de s'y enfermer comme à l'intérieur d'une forteresse, ces individus qui sont légion et pour qui "le britannisme se porte encore à la boutonnière". Entre les deux groupes se situent les politiciens à tous les niveaux de l'échelle administrative. Les uns comprennent la situation, les autres s'appliquent à la nier; les uns et les autres hésiteraient à déroger imprudemment aux vœux de leurs commettants. Quant aux Néo-Canadiens, groupés surtout dans les provinces occidentales: "Il serait illusoire de rêver qu'un jour les Canadiens de l'Ouest nous accepteront comme des égaux, des partenaires. Nous formons un groupe d'immigrants parmi eux, rien de plus."

Mme Rolland a rencontré quelques hommes politiques en place, un Smallwood, un Shaw (aujourd'hui remplacé par Camp-

bell), un Robarts. Elle n'en a tiré que des phrases peu compromettantes. Elle a toutefois senti qu'il y aurait probablement plus de compréhension en Ontario que partout ailleurs. C'est sans doute ce qui la pousse à mettre de l'avant une proposition fragile, qui ne manque pas d'une certaine séduction, ne serait-ce que comme une étape: "La crise du Canada connaîtra peut-être un dénouement heureux, si des propositions concrètes proviennent du Québec et de l'Ontario." Un axe Toronto-Québec, pourquoi pas? Il semble en voie de s'esquisser ces mois-ci.

Un livre triste, assurément. Qui ne conclut pas, qui ne peut pas conclure. Mme Chaput-Rolland incline par sentiment vers la solution théoriquement logique de l'indépendance et, du même souffle, elle dresse, avec beaucoup de probité, un réquisitoire solide contre le séparatisme. De guerre lasse et toute illusion dissipée, elle se replie sur elle-même, sur sa province. Seul le Québec lui assure la fidélité à la ligne profonde de son passé. Les Canadiens français sont-ils donc à jamais condamnés à n'être que des voyageurs sur la terre, à qui échappe toujours la promesse de Canaan? Le destin des peuples n'est jamais facile; le nôtre comporte l'inconvénient supplémentaire d'être le plus souvent incompréhensible.

ROGER DUHAMEL